



étoiles filantes

Expérience extrême

Le bleu de la mer dans la baie de Cannes où se balancent yachts et paquebots ne peut faire oublier que dans cette même Méditerranée se noient chaque jour des réfugiés qui fuient leur pays au péril de leur vie. Loin de la Croisette, dans une zone commerciale et industrielle de Cannes, dûment filtrée, vous êtes invité à découvrir une expérience extrême, *Carne y Arena* (destiné à des musées et non à un festival de cinéma), que l'on doit au réalisateur mexicain Alejandro Iñárritu (*21 grammes*, *Babel*, *Birdman*).

Vous entrez dans un immense entrepôt, pieds nus sur le sable, délesté de vos effets personnels. Dans le noir, des ombres vous coiffent d'un casque de « réalité virtuelle ».

En quelques secondes, vous êtes propulsé au lever du jour dans le désert mexicain, au milieu d'un groupe de migrants épuisés, hommes, femmes et enfants, qui cherchent à franchir la frontière des États-Unis. Soudain, fracas d'un hélicoptère qui fond sur vous et vous fige dans sa violente lumière. Autour de vous, des hommes en armes surgissent de 4x4, mitrailleuse au poing, chiens agressifs en laisse, hurlant des ordres, vous intimant de vous mettre à genoux, mains en l'air et de tout laisser là. Vous êtes littéralement au milieu de ces pauvres bougres, comme eux, avec eux, plongé dans un environnement terrifiant.

Une autre scène comparable se reproduit. Aveuglement, hurlements, menaces, cris et pleurs.

Puis, vous vous retrouvez seul, dans le désert, parmi des chaussures et des sacs à dos abandonnés. Sans passé ni avenir.

En six minutes, vous venez d'éprouver, moralement et physiquement, le sort de ces nouveaux damnés de la terre. Dans un sas de décompression, des visages de vrais migrants, regard fixe, décrivent ce que fut l'enfer de ce passage.

Rendu à votre privilège d'homme libre, dans la lumière de la Côte d'azur, vous savez que vous n'oublierez jamais ce que vous venez de « vivre ».

Jean-Claude Raspigeas
(à Cannes)

Harold (Dustin Hoffman) et Maureen (Emma Thompson).

Atsushi Nisijima/Netflix



Le sculpteur et ses enfants

— L'Américain Noah Baumbach livre en compétition une œuvre drôle, amère et touchante, portrait en creux d'un artiste atrabilaire, à travers ses deux fils et sa fille.

The Meyerowitz Stories ★★

De Noah Baumbach
Film américain, 1 h 50

Cannes
De notre envoyé spécial

Deux jours après *Okja* du Sud-Coréen Bong Joon-ho, le deuxième film de la compétition estampillé Netflix était dévoilé hier. En projection presse, quelques huées ont de nouveau accompagné le générique de début de *The Meyerowitz Stories*, en écho à la polémique suscitée par la plateforme de vidéo en ligne qui a refusé que ces deux œuvres sortent dans les salles françaises (1). Mais le silence s'est rapidement installé pour accueillir le nouveau film de l'Américain Noah Baumbach, figure du cinéma indépendant new-yorkais qui avait réussi une jolie percée dans les salles françaises il y a quelques années avec *Frances Ha*.

New York est à nouveau le cadre de ce récit familial à la drôlerie amère, autour d'un sculpteur vieillissant incarné par Dustin Hoffman. Enseignant apprécié mais artiste passé à côté de la gloire, Harold, retraité, partage sa vie entre son appartement en ville et sa maison de campagne, avec sa quatrième épouse (Emma Thompson), ex-hippie alcoolique. Ses enfants ne sont guère proches de lui, à l'exception peut-être de son fils Danny

(Adam Sandler), musicien sans avenir, séparé, et de la fille de celui-ci, adolescente entrant à l'université. Harold a aussi une fille, Jean (Elizabeth Marvel), employée dans une entreprise de photocopieurs, et un autre fils d'un différent lit, Matthew (Ben Stiller), dont les talents artistiques ont laissé place à une florissante carrière de spécialiste en gestion de patrimoine.

Plein de rancœur, souvent insupportable à son entourage, Harold envisage de vendre la maison sur les conseils de Matthew, avant d'être soudain hospitalisé dans un état assez grave. La fratrie, qui évitait jusque-là de se fréquenter trop

« *The Meyerowitz Stories* » travaille, non sans tendresse, la riche et douloureuse matière des relations filiales et fraternelles, avec tout ce que cela peut signifier de toxicité, de rivalité...

longtemps, tente de faire front dans l'adversité et y trouve l'occasion de se rapprocher.

Sur cette trame presque banale, souvent explorée au cinéma, Noah Baumbach livre une comédie marquée d'une certaine gravité mais alternant les registres d'humour, avec une prédilection pour la dis-

pute hystérisante entre père et fils. Ou entre demi-frères, puisque ceux-ci sont porteurs malgré eux des frustrations de leur géniteur. Le réalisateur joue d'ailleurs de ces répétitions dans le montage même : le film est découpé en chapitres qui adoptent chacun le point de vue d'un des personnages et s'achève par une réplique tronquée, privant les uns et les autres de la satisfaction du dernier mot.

The Meyerowitz Stories travaille ainsi, non sans tendresse, la riche et douloureuse matière des relations filiales et fraternelles, avec tout ce que cela peut signifier de toxicité, de rivalité, de quiproquos, de blessures d'amour jamais pansées et d'une estime de soi érigée sur des sables mouvants.

Mais le long métrage de Noah Baumbach est aussi une touchante réflexion sur l'art et ce qu'il reste de l'artiste. Dans la famille, l'acquisition dans les années 1970 d'une œuvre de Harold par le Whitney Museum est évoquée à petites touches comme un fait d'armes presque oublié. Les fils s'inquiètent de ce qu'elle est devenue, et la petite-fille entreprendra des recherches jusqu'au fond des réserves, pour vérifier qu'une petite caisse en bois la contient toujours. Par cette mise en perspective, le cinéaste s'interroge de manière très intime sur le sens de l'existence d'un créateur, mettant en balance son empreinte artistique et l'être qu'il fut pour ses proches. Le façonnage de l'œuvre ou celui de la vie.

Arnaud Schwartz

(1) Lire La Croix du 17 mai et sur la-croix.com

essentiel

Peinture — Record pour un tableau de Basquiat

Une œuvre sans titre du peintre Jean-Michel Basquiat a été vendue jeudi dernier 110,5 millions de dollars (98 millions d'euros) lors d'enchères organisées à New York par Sotheby's. Cette grande toile (1,83 m sur 1,73 m) représente une tête noire inquiétante sur fond bleu azur. Ce montant est un record pour une œuvre de l'artiste new-yorkais. Le précédent record date de mai 2016 : un autre tableau avait été vendu 57,2 millions de dollars (51 millions d'euros).

Photographie

Stanley Greene est mort

Le photojournaliste américain Stanley Greene, qui a couvert nombre de conflits à travers le monde, est mort vendredi à 69 ans. D'abord peintre, ce New-Yorkais engagé dans les Black Panthers découvre son art auprès d'Eugene Smith. Darfour, Rwanda, Croatie : photographier la guerre, pour les agences VU puis Noor, est pour lui « une forme de protestation personnelle ». Seul photographe resté à l'intérieur du Parlement russe lors du putsch de 1993, il en réchappe de justesse. Son travail sur la Tchétchénie, de 1994 à 2001, reste le plus frappant, Stanley Greene livrant des photos souvent dures et directes, mais jamais outrancières.

Agenda —

Lectures à Montreuil (Seine-Saint-Denis)

« Vox », le Festival de livres lus et de lecture à voix haute, se tiendra cette année sur le thème des « monstrosités ». Du monstre sacré que l'on admire à celui du cauchemar enfantin en passant par des êtres hors normes ou différents : la librairie Folies d'encre, organisatrice de ce festival, nous convie à la rencontre de ces figures qui hantent la littérature d'hier et d'aujourd'hui.

Du 22 mai au 12 juin.
Rens. : 01.49.20.80.00
et www.festivalvox.com